

Introduction

Cet article abordera les relations entre sémiotique et philosophie latourienne à partir de la théorie de l'énonciation, cette dernière se situant aussi aux fondements du projet disciplinaire de la sémiotique francophone contemporaine qu'à la base de la réflexion de Bruno Latour, des années 1970 jusqu'à présent².

Notre propos se déploiera en deux moments : dans un premier temps, nous reviendrons sur l'article « Petite Philosophie de l'énonciation »³, et nous en suivrons le développement dans l'*Enquête sur les modes d'existence*⁴. Dans un second temps, nous réaliserons une rapide archéologie de la théorie de l'énonciation dans la sémiotique contemporaine, afin de mettre en lumière les liens entre différentes traditions sémiotiques et la théorie latourienne. Plus précisément, nous nous attacherons aux propositions récentes de Jacques Fontanille et de Claudio Paolucci, en prenant également en considération les contributions d'Umberto Eco et Patrizia Violi. Il s'agira de voir comment les sémioticiens peuvent tirer profit de la théorie latourienne des modes d'existence et vice versa. Les travaux de Jacques Fontanille et de Claudio Paolucci nous paraissent clairement montrer que la question qui assure le dialogue avec Latour est bien celle de l'origine du sens, conçue en relation avec la théorie de l'énonciation.

1. Pourquoi l'énonciation ?

Lors de notre première lecture, en traduction italienne, de l'article de Latour « Petite philosophie de l'énonciation » en 1998, nous avons été surprise par la discussion du concept d'énonciation qui, tout en s'inspirant de Greimas, renvoyait non pas à une énonciation énoncée mais à des cours d'action.

Par ailleurs, Jacques Fontanille publiait en 1998 *Sémiotique du discours*, où il s'agissait également de déplacer l'attention de l'énonciation énoncée à l'énonciation en acte et à la praxis

1 Je tiens à remercier les premiers lecteurs de ce texte, qui m'ont permis de l'améliorer, Marion Colas-Blaise, Jean-Pierre Bertrand et Jean-François Bordron.

2 Voir Paolo Fabbri et Bruno Latour, « Pouvoir et Devoir dans un article de science exacte », Actes de la Recherche en Sciences Sociales n°13, 1977, p. 81-99 ; et Latour, Bruno, « A Relativistic Account of Einstein's Relativity », Social Studies of Science, Vol.18, 1988, p. 3-44

3 Bruno Latour, « Piccola filosofia dell'enunciazione », in p; basso et K. Corrain eds, Eloquentia del senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri, Milan, Costa & Nolan, 1998, p. 71-94 (vers. fr. <http://www.bruno-latour.fr/fr/node/187>).

4 Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence. Une Anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

énonciative⁵ ; pourtant cette migration du concept d'énonciation des écritures objectivées sur un support vers les cours d'action fait encore débat aujourd'hui, notamment en raison des derniers ouvrages de Jacques Fontanille. Nous faisons référence à *Soma et Séma*⁶ et à *Corps et sens*⁷, qui posent le corps énonçant comme lieu de constitution de la fonction sémiotique. Dans le cadre de cet article, nous nous appuyons sur *Pratiques sémiotiques* du même auteur⁸. Ce dernier ouvrage a formulé une théorie des niveaux d'immanence hiérarchisés qui élargit la pertinence de la théorie de l'énonciation et la confronte à de nouvelles exigences méthodologiques. Plus particulièrement, la théorie des niveaux de pertinence atteste que les conversions entre un niveau et l'autre (signe, texte, objet, scène pratique, stratégie, forme de vie) s'opèrent par des mouvements énonciatifs. Dans le mouvement allant du niveau de l'objet à celui de la scène pratique, par exemple, l'attention est focalisée sur les simulacres d'action possibles proposés à l'utilisateur/lecteur ; tandis que le mouvement inverse concerne l'étude des traces de l'action, ces dernières constituant la « patine » produite par les usages des objets (de la pratique à l'objet). Dans la conversion entre un niveau de pertinence et l'autre, nous avons toujours une confrontation entre des modèles d'action offerts aux usagers (le simulacre de l'action : des traces anticipées) et les usages effectifs (les traces attestées de la pratique, correspondant plus ou moins aux simulacres discursifs).

Les chercheurs héritiers des travaux de Charles Sanders Peirce et d'Umberto Eco tentent également de montrer, au moins en Italie, qu'il existe une théorie de l'énonciation sous-jacente à la théorie du signe et de la sémiologie illimitée chez Peirce. Cette théorie serait d'ailleurs plus proche de la théorie des délégués de Latour que ne l'est la théorie greimassienne, le lieu de pertinence privilégié de la sémiotique peircienne n'étant pas la textualité mais bien la production du sens en tant que chaîne de médiateurs. En effet, l'énonciation chez Latour est bien une théorie de la chaîne de médiateurs qui, entre autres, permet de « sauver » ceux qu'il appelle Modernes de mauvaises conduites et notamment de l'habitude de vouloir fixer, figer, arrêter, séparer. D'ailleurs, l'énonciation, même à son niveau de pertinence le plus restreint, celui de l'énoncé, nous positionne toujours au sein d'un croisement de points de vue, au cœur d'un conflit de visions concurrentielles, au sein d'un réseau de positions. Cette dynamique du conflit est essentielle à une théorisation du sens et elle avait déjà été mise en avant dans la théorie de l'énonciation par Fontanille dans *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*⁹. Dans cet ouvrage, Fontanille affirmait que l'énonciateur se définit en tant qu'actant du savoir qui cache quelque chose à l'énonciataire et que l'énonciataire est toujours dans une position d'exploration et de quête — plus ou moins réussies. C'est là, au cœur de la dynamique de l'énonciation, là où les différentes perspectives sont toujours en concurrence, que se réduit toute possibilité de figer sa propre vision du monde¹⁰.

5 Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 2003 (1998).

6 Jacques Fontanille, *Soma et séma*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2004.

7 Jacques Fontanille, *Corps et sens*, Paris, PUF, 2011.

8 Jacques Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2006.

9 Jacques Fontanille, *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette, 1989.

10 Dans les théories récentes de Fontanille, on retrouve également le conflit au cœur des pratiques si l'on pense que le niveau de la stratégie régule les pratiques spatialement et temporellement en concurrence entre elles (Fontanille 2008).

Si dans la version restreinte¹¹ de la théorie de l'énonciation, la totalité identitaire est mise à mal car le sujet est toujours un produit fragmenté des différentes positions perspectives au sein des discours, dispersé dans des marques contradictoires, la version qu'on peut appeler « étendue » de la théorie de l'énonciation, à laquelle appartient aussi la théorie latourienne, sert également à déconstruire des totalités sur lesquelles nous croyons nous appuyer, tels que l'Objet, le Sujet, la Matière, la Substance, la Société¹². Ces totalités ne disparaissent pas de l'univers latourien mais finissent par être toutes décrites par le mode d'existence [HAB] — l'Habitude étant d'ailleurs le mode où tout processus d'énonciation s'arrête et où tout apparaît comme déjà donné et naturel.

La théorie de l'énonciation permet à Latour de faire exploser ce qu'il y a de plus figé dans notre monde, à savoir les institutions. Toute institution devient ainsi chez Latour une affaire de passages, de mouvements, de sauts, qui assument une certaine stabilité et une certaine forme grâce à ce que Latour appelle des prépositions¹³, voire des tonalités caractérisant ces types de passages permettant de comprendre la formation et la tenue — ou la trahison — des valeurs. Chez Latour, ce sont les types de passage et les organisations des cours d'action qui définissent les valeurs et non les valeurs qui définissent les cours d'action. Pour être encore plus précis, les valeurs sont des types de liaison et d'association qui circulent dans les cours d'action : les valeurs deviennent ainsi des fluides parcourant la trajectoire de chaque mode, l'agencement des étapes discontinues constituant la continuité de chaque mode et permettant de la caractériser¹⁴. Les valeurs sont ainsi devenues des types particuliers de continuité¹⁵.

On s'aperçoit que la théorie de l'énonciation opère utilement à des niveaux différents de celui de l'énoncé : l'énonciation est ici un moyen de dissoudre les essences en faisant éclater toute compacité — et ce, du sujet aux institutions.

2. L'originalité de Latour

Venons-en à ce que Latour rejette de la théorie classique de l'énonciation dans « Petite philosophie de l'énonciation » afin de théoriser ce qu'il appelle les « régimes d'énonciation » et qui sont devenus ensuite les modes d'existence.

Dans « Petite philosophie de l'énonciation », Latour part de la théorie de l'énonciation pour caractériser un certain nombre de « régimes d'énonciation » : la reproduction, la substitution, l'omission, la technique, la fiction, la science, la religion, la politique, le droit — qui seront d'ailleurs repris et ajustés¹⁶.

Dans ce texte, Latour énonce explicitement ce qu'il retient et ce qu'il écarte de la théorie de Greimas afin de construire sa propre théorie. Dès la deuxième page, d'ailleurs, Latour quitte la notion

11 Je reprends ici une célèbre distinction entre « énonciation restreinte » et « énonciation étendue » formulée par Kerbrat-Orecchioni (1980). L'analyse du discours est la discipline qui a le plus exploré la version étendue de l'énonciation (Maingueneau 2014).

12 Voir les corrections que Latour (2012) apporte à sa théorie de l'acteur-réseau aux p. 75 et seq. par la caractérisation des réseaux par les valeurs.

13 « Il s'agit en effet d'une prise de position qui vient avant la proposition et qui décide de la façon dont on doit la saisir et qui constitue sa clef d'interprétation » (Latour, op. cit., 2012, p. 69).

14 Latour, op. cit., 2012, p. 51.

15 Latour, op. cit., 2012, p. 53.

16 Dans Latour, op. cit., 2012.

restreinte (textualiste) d'énonciation. Certes, il suit le choix greimassien de rejeter le contexte d'énonciation— ce dernier n'étant d'ailleurs pas la grandeur pertinente pour sa théorie générale — et de décrire les sujets comme des produits du discours. Plus précisément, chez Latour, le sujet est conçu comme un plan n moins 1 par rapport au niveau de l'action qui est identifié au plan énonciatif n ; le sujet n'est ainsi qu'un en-deçà du point de départ, un résultat de l'action. En effet, le sujet, qui est chez Greimas un résultat du discours et non pas la source du discours, est décrit par Latour à un autre niveau, celui du cours d'action, et en l'occurrence du faire technique — car c'est là qu'il émerge : « l'auteur *apprend de ce qu'il fait* qu'il en est peut-être l'auteur »¹⁷ ; « Les humains sont les enfants de ce qu'ils ont travaillé »¹⁸.

Dans la théorie latourienne, la notion de débrayage énonciatif explique le saut permettant au même de devenir autre¹⁹. Le devenir autre, en s'énonçant, est à la base de la théorie greimassienne de l'énonciation mais, justement, les grandeurs concernant ce saut ne sont pas les mêmes. Il ne s'agit plus, chez Latour, de repérer les traces de l'énonciation dans l'énoncé mais de suivre le mouvement des énoncés²⁰. Les traces pertinentes ne sont plus à chercher à l'intérieur du « tout cohérent » qu'est l'énoncé mais dans le mouvement de substitution²¹ de ces mêmes traces : c'est par la substitution au sein d'un mouvement que ces traces deviennent reconnaissables²² — au sein d'un processus qu'on pourrait décrire davantage sur le modèle de la fuite des interprétants de la sémiotique de Peirce que sur le modèle de la schizie créatrice de Greimas.

La mise à distance majeure de la sémiotique greimassienne classique consiste dans le refus de concevoir à la source de tout débrayage le syncrétisme de la présence (je-ici-maintenant)²³. Cette démarche est susceptible d'être expliquée par le fait que chez Greimas la grandeur pertinente est le discours, tandis que chez Latour il s'agit de l'existence — donc également de l'existence avant le langage, par exemple dans [REP], le régime de la répétition dans la reproduction des inertes. Mais ce refus est plus profond. La présence absolue du *je-ici-maintenant* ne peut que décourager le théoricien de la transformation et de la médiation. Il affirme dans l'article de 1998 : « Nous partons donc du *vinculum* lui-même, c'est-à-dire du passage et de la relation, n'acceptant comme point de départ aucun être qui ne soit sorti de cette relation »²⁴.

Le saut qui va, chez Greimas, du « je-ici-maintenant » au « non-je, non-ici, non-maintenant » est trop important et trop discontinu pour que Latour puisse se l'approprier ; il substitue en effet à cette source syncrétique du *je-ici-maintenant* des entités diffuses : ce sont des lignes de forces ou, plus précisément, c'est « la continuité d'une force exercée »²⁵. La forme minimale de débrayage est donc une force, voire une *durée* diffuse en des êtres (les inertes) qui, dans [REP], ne peuvent pas encore être

17 Latour, op. cit., 2012, p. 233.

18 Latour, op. cit., 2012, p. 234.

19 Nous reviendrons par la suite sur la relation entre débrayage et embrayage chez Latour. Mais il nous semble que chez Latour le sujet n'est finalement concerné que par l'embrayage. C'est l'action qui opère le débrayage et c'est le sujet, dans certains modes d'existence, qui l'embraie.

20 Latour, op. cit., 1998, p. 3.

21 La substitution ne fonctionne pourtant pas dans le mode du droit, qui est le mode de l'archive.

22 Latour, op. cit., 1998, p. 4.

23 Latour revient d'ailleurs à ce syncrétisme seulement dans le mode de la fiction [FIC].

24 Latour, op. cit., 1998, p. 4.

25 Latour, op. cit., 1998, p. 5.

distingués les uns des autres : « ils ne sont jamais au moins deux différents face à face. Ils sont toujours beaucoup *plus nombreux et continus* »²⁶.

Latour décrit en effet le premier mode, la reproduction [REP], comme une durée où il n'existe ni énoncé ni symétrie entre énonciateur et énonciataire, mais bien un passage déployant la durée, à savoir un débrayage minimal (proto-débrayage). Les inertes du mode [REP] sont définis comme des marques d'énonciation ; contrairement à ce qu'il en est des lignées des vivants — qui font également partie du mode de la reproduction —, la transformation des inertes est donnée non pas par un autre corps, mais par la durée.

L'éloignement du syncrétisme de la présence, et la prise en considération tardive du langage (et notamment dans le mode de la fiction, [FIC]), sont associés à l'abandon de la référence à la langue saussurienne — un « être premier » effectivement assez lourd et abstrait car englobant la virtualité de tous les énoncés possibles. La notion de langue, générale et universelle, trahirait d'emblée la notion latourienne d'existence car elle établit que tout discours ne peut finalement qu'être produit par des opérations de sélection et de combinaison au sein d'un système fermé.

L'abandon de la notion de langue a, d'une certaine manière, été effectué aussi par les sémioticiens lorsqu'ils ont commencé à entendre l'énonciation comme moyen pour étudier la formation des cultures, ce qui a été proposé par Fontanille et Zilberberg et par Fontanille dans *Sémiotique du discours*²⁷. Chaque fois qu'on bascule de l'énoncé dans d'autres grandeurs, que ce soit l'objet ou l'action, on doit en effet repenser le concept de langue. Dans sa théorie de la praxis énonciative, Fontanille a, par conséquent, dissout la relation entre langue et parole dans un processus à quatre mouvements, le mouvement des modes d'existence sémiotique (actualisation, réalisation, virtualisation, potentialisation)²⁸.

Chez Latour, il n'y a aucun système avant mais bien un *continuum* de lignes de forces qui permettent de faire durer les inertes. Ensuite, des lignées des vivants émergent petit à petit des différenciations, voire des transformations des forces en des formes²⁹, qui permettront, dans les modes suivants, la distinction entre plan de l'énonciation et plan de l'énoncé ainsi qu'entre énonciateur et énonciataire — définis par Latour comme « des figures tardives »³⁰.

L'abandon du *je-ici-maintenant* et par conséquent aussi de la source du *je-ici-maintenant*, le système de la langue, ainsi que du domaine du langage, permettent à Latour de partir de ce qui

26 Latour, op. cit. 1998, p. 5.

27 Jacques Fontanille et Claude Zilberberg, *Tension et Signification*, Liège, Mardaga, 1998 ; Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 2003 (1998).

28 « Le parcours génératif serait en quelque sorte le simulacre du “mode de stockage” des composants du système et des produits de l'usage » (Fontanille, 1998, p. 272).

29 Ces différenciations progressives qui nous amènent de mode en mode se développent au cours du processus de transformation des forces en des formes à travers différents stades. Le passage des inertes aux lignées des vivants et aux techniques — qui voient surgir les quasi-objets [TEC] — peut être rapproché du parcours hjelmslevien allant de la matière à la forme par des processus de différenciation et de substantialisation ainsi que du parcours décrit dans la théorie de l'iconicité de Bordron (2011, 2013). Selon la théorie de Bordron, ce parcours procède de l'indicialité en tant que questionnement de sens à la symbolicité en tant qu'institutionnalisation du sens en passant par les opérations métréologiques de l'iconicité. Le moment phénoménologique de l'iconicité est décrit, en s'inspirant de William James, comme une série d'inflexions du flux d'expérience : des inflexions par identification et différenciation minimales, par conjonction et disjonction, par composition et décomposition de parties, par émergence de patterns, par formation de séries.

30 Latour, op. cit., 1998, p. 6.

préexiste au langage articulé et à la communication, c'est-à-dire les articulations de forces et les lignées des vivants, caractérisées par une absence d'énoncés (dans le cas des lignées, pourtant, l'énoncé se confond avec le corps) et par l'absence d'asymétrie entre énonciateur et énonciataire. Latour explore ensuite d'autres modes où aucune différence n'est marquée entre plan de l'énonciation et plan de l'énoncé, ni entre énonciateur et énonciataire : c'est ce qu'on appelle dans *L'Enquête* (MET), nommé aussi « substitution », identifiable dans le « ça s'énonce »³¹.

Dans cette progression vers la différenciation de forces en des formes, on retrouve au départ le mode [HAB], le régime de l'« Omission » (ou Croyance) dans l'article de 1998, où l'énoncé est inassignable car il a perdu ses racines : dans l'habitude, tout apparaît comme naturel et déjà donné — c'est le domaine des essences —, où l'on a perdu toute trace du processus qui a mené à la formation du sens, et où toute forme d'énonciation est anéantie : le monde apparaît comme totalement transparent.

C'est seulement dans le mode de la technique, [TEC], que la distinction entre plan de l'énonciation et plan de l'énoncé apparaît : cette distinction n'est plus si primitive que cela, affirme Latour. La distinction entre plan de l'énonciation et plan de l'énoncé apparaît avec le groupe des trois modes des quasi-objets ([TEC], [FIC], [REF], ce dernier étant identifiable avec le régime de la « Science »), et notamment avec la technique³². Lorsqu'un premier corps ne produit plus son semblable mais quelque chose de différent de lui, où l'on peut « distinguer ce qui passe de ceux qui passent »³³, nous nous retrouvons en pays de connaissance. On se retrouve enfin en situation de dialogue, de face à face, ce qui était nié aux êtres des modes [MET] et [HAB]. Ce qui différencie les trois modes [TEC], [FIC] et [REF] de ce qui les précède est une première séparation permettant de présenter un produit, voire un quasi-objet, par déplacement d'un corps dans un matériau. Si, dans le cas des forces peuplant le mode [REP], il s'agissait de durer dans le *continuum*, la perspective de ces forces étant myope, avec les quasi-objets, la pérennisation des humains est assurée par des sauts (se lancer vers un autre que nous, vers le lointain). Selon Latour, les objets ont enfin permis de nous pérenniser. Ici la perspective a changé : en rentrant dans le régime de l'objet, le point de vue n'est plus myope et horizontal, mais de survol. Comme cela a déjà été dit auparavant, le quasi-objet produit dans [TEC] produit à son tour l'instance qui l'a fabriqué, un quasi-sujet³⁴. Nous allons à présent explorer les relations entre la théorie de l'énonciation et la notion de sujet.

3. Le sujet encyclopédique d'Umberto Eco

Du côté de la sémiotique héritière de Peirce, la théorie de l'énonciation de Benveniste et de Greimas est décrite comme s'appuyant sur un acte de rupture originaire, une chute marquant le passage entre énonciation et énoncé, voire plus précisément entre ce que Patrizia Violi décrit comme

31 Dans Latour, op. cit., 1998.

32 Dans Latour, op. cit., 1998.

33 Latour, op. cit., 1998, p. 8.

34 Un véritable embrayage ne commence pas dans le mode de la Technique [TEC], mais dans le régime de la référence scientifique, [REF], où l'énonciateur s'envoie au loin pour suivre la référence et il revient. Il n'est pas exclusivement envoyé là-bas, comme dans le régime [FIC], mais il est censé revenir ici, au début de la chaîne.

un passage entre le sujet transcendantal husserlien (conscience synthétisante) et les objets de son jugement et de sa prédication, les produits langagiers³⁵. Violi affirme à ce sujet :

Le sujet peut rendre possible la mise en discours de la langue, à savoir le passage entre le système entendu en tant qu'inventaire classificatoire vers l'énonciation, exclusivement en raison de sa transcendance ; cette transcendance, en garantissant l'apparition d'une subjectivité abstraite et universelle, fonde l'espace où l'être peut émerger dans la langue.³⁶

Chez Latour, il n'y a pas de rupture originaire, mais bien un processus d'émergence de formes à partir des forces. Les formes que chaque mode déploie sont maintenues et nourries par des sauts. Ce qui guide ces sauts, ce sont les prépositions, qui modalisent le parcours sans pour autant que la préposition occupe une position hiérarchiquement supérieure par rapport à ce qui la « suit », qu'elle développe et débraye. Les prépositions sont des clés d'accès des modes d'existence, voire des points de vue privilégiés par la conduite du cours d'action définissant chaque mode. Chaque préposition préfigure ce qui va suivre et le modalise³⁷. Les prépositions sont déjà immergées dans les cours d'action : il est par conséquent possible pour Latour de rechercher des conditions de félicité et d'infélicité de chaque mode d'un point de vue pragmatique, inspiré de William James : ces conditions de félicité et d'infélicité ont remplacé les conditions de possibilités chères à la théorie greimassienne.

Les critiques de la théorie de l'énonciation de Greimas viennent aussi d'autres chercheurs proches de Peirce et d'Eco. Claudio Paolucci, dans son ouvrage *Strutturalismo e interpretazione*, rapproche la théorie de l'énonciation de Latour, qu'il appelle une théorie des absents et des lieutenants, de la théorie de la fuite d'interprétants de Peirce et d'Eco³⁸. Cette théorie n'a d'ailleurs jamais été formulée comme une véritable théorie de l'énonciation mais comme un fonctionnement général de la sémiotique, voire comme une théorie de la médiation³⁹.

Les héritiers de Peirce et d'Eco, et notamment Paolucci⁴⁰, rapprochent la théorie des signes de Peirce et d'Eco de la théorie des chaînes des délégués et des absents de Latour. En effet, chez Peirce et chez Eco, le saut entre un signe et un autre, entre un interprétant et un autre, est produit par un changement de point de vue, par une nouvelle lumière qui vient s'ajouter à la précédente. C'est par les

35 Patrizia Violi, « Il soggetto é negli avverbi. Lo spazio della soggettività nella teoria semiotica di Umberto Eco », E/C. Rivista on-line dell'AISS Associazione Italiana di Studi Semiotici, 2005. URL : http://www.ec-aiss.it/index_d.php?recordID=370

36 Patrizia Violi, op. cit., 2005, p. 4, nous traduisons.

37 Pour une définition de « préposition », voir Latour (2012, p. 69-70 et p. 74). Il s'agit par exemple du moyen pour le droit, de la preuve pour la science, de la prédication pour la religion : « De toute situation, nous dirons donc qu'on peut la saisir d'abord sous le mode [RES] — on va déployer son réseau d'associations aussi loin qu'il le faudra — puis sous le mode [PRE] — on va s'attacher à qualifier le type de connexions qui permet son extension. Le premier permet de capter la multiplicité des associations ; le second la pluralité des modes repérés au cours de l'histoire compliquée des Modernes » (Ibidem, p. 74). Voir aussi p. 78 : « Comprendre rationnellement quelque situation que ce soit, c'est à la fois déployer son réseau et définir sa préposition, la clef d'interprétation dans laquelle on doit la saisir ([RES][PRE]) ».

38 Claudio Paolucci, *Strutturalismo e interpretazione*, Milan, Bompiani, 2010(a).

39 Paolo Fabbri s'est toujours opposé à toute possibilité de reconnaître dans le système de Peirce une quelconque référence à une instance-guide du sens, voire à une instance-point de vue : dans (Fabbri 1998), il affirme que les parcours de la sémiotique chez Peirce et Eco sont aveugles : chez Peirce, le sens se ferait tout seul et il n'y aurait par conséquent pas de place pour concevoir une théorie de l'énonciation.

40 Paolucci, op. cit., 2010(a).

changements de perspective et de pertinence qu'il devient possible de décrire le parcours au sein de la sémiologie peircienne et de l'encyclopédie échiennienne, qui est à entendre à l'instar d'un espace multidimensionnel du sens et de la connaissance partagée, visualisable par Eco en un rhizome. Rhizome (et pas arbre), car la relation du sens est toujours triadique : l'interprétation est le passage d'un point à un autre à travers un troisième point (un interprétant) qui les met en rapport, en tant que médiation entre eux. Chez Peirce, chaque signe est ainsi susceptible de donner vie à une chaîne théoriquement infinie d'interprétations et de traductions. Par « signe », on entend des grandeurs diverses : des textes mais aussi des portions d'expérience, ainsi que le sujet lui-même, conçu comme médiation. Les sauts sont donc expliqués par Peirce et Eco à travers la notion d'interprétant ; tandis que chez Latour, c'est la préposition qui oriente la chaîne qui offre le point de vue sur la suite des transformations⁴¹.

Comme la notion de chaîne d'interprétants peircienne se rapproche de la chaîne latourienne des délégués et des transformations, il en va de même de leur contraire, à savoir leur figement. La notion d'habitude chez Peirce ressemble de près à la notion offerte par Latour dans [HAB]. Peirce la décrit comme le lieu de figement provisoire des chaînes d'interprétants. En effet, chez Peirce, la sémiologie est, théoriquement, illimitée. Dans la pratique, cependant, elle est limitée par l'habitude, que Peirce appelle « l'interprétant logique final » : il s'agit en effet de l'habitude d'attribuer telle signification à tel signe dans un contexte qui nous est connu. L'habitude fige provisoirement le renvoi infini d'un signe à d'autres signes ainsi que, plus spécifiquement, toutes sortes de « réponses » comportementales face à une situation récurrente.

Après ce rapide excursus, venons-en à la question du sujet.

Si, chez Greimas, l'instance d'énonciation, le *je-ici-maintenant*, peut être conçue comme un sujet transcendantal (dans la lecture de Patrizia Violi, descendant du sujet-conscience husserlien), chez Latour le sujet est positionné sur un *plan moins 1*, résultat de son discours et de son expérience : il n'est jamais à la source du mouvement. Le développement des modes montre que le sujet prend forme par stratification de couches d'existence allant d'une durée pré-subjectale [REP], en passant par son étrangeté à lui-même [MET], jusqu'au mode qui le caractérise comme personne pleine dans le fait religieux [REL]. L'intensité maximale de la présence du sujet ce n'est pas le *je-ici-maintenant* originaire mais le « je t'aime », voire la présence dans les relations amoureuses [REL]. Ce qui était une présence originaire devient chez Latour le régime de la présence amoureuse, de l'événement et du questionnement religieux. En somme, chez Latour, le sujet est composé par les différentes expériences organisées par les modes, où il se déploie en tant que multiplicité continue, en tant qu'individualité, en tant que collectif, en passant par différents degrés d'intensité de la présence. Or, ce sujet dispersé, diffus, stratifié par les couches des modes, est très proche de la notion de sujet dans la sémiotique d'Eco, où le sujet, comme le dit Violi, est repérable non pas dans le système des pronoms mais dans les adverbes, voire à la périphérie du langage⁴² :

41 Latour, op. cit., 2012. Les traductions à l'intérieur des chaînes et le saut qu'on opère dans la transformation entre un être et l'autre, ne sont pas forcément précisés dans Latour (2012), sauf dans l'exemple de la montagne et de la carte au début de l'ouvrage. Il faut chercher ailleurs pour suivre à la trace les mouvements des intermédiaires. Voir, en ce qui concerne la chaîne du référent en sciences, Latour (2001) et Latour et Hermant (1998).

42 Violi, op. cit., 2005.

Le sujet est défini par le processus même de la sémiotique, et coïncide avec l'activité, entièrement culturelle, de la « segmentation historique et sociale de l'univers » (Eco, *Trattato di semiotica generale*, 1975, p. 377). Il est donc essentiellement un mode de voir le monde, une manière de « segmenter l'univers et d'associer des unités expressives à des unités de contenus, tout au long d'un travail où les concrétions historico-systématiques se font et se défont sans cesse ». Le sujet dans le *Trattato di semiotica generale*, dans le double sens d'argument et de protagoniste, n'est rien d'autre que la sémiotique elle-même, qui coïncide avec les processus de création et production du sens, selon une perspective entièrement peircienne.⁴³

Et voici ce que dit Eco lui-même du « signe comme moment » dans *Sémiotique et philosophie du langage*⁴⁴ :

Le signe comme moment (toujours en crise) du processus de sémiotique est l'instrument par lequel le sujet-lui-même se construit et se déconstruit perpétuellement. [...] Le sujet est ce que les processus continus de ré-segmentation du contenu le font être [...] Nous sommes, en tant que sujets, ce que la forme du monde produite par les signes nous fait être. Nous sommes peut-être, quelque part, la pulsion profonde qui produit la sémiotique. Mais nous nous reconnaissons uniquement comme sémiotique en acte, système de signification et processus de communication. Seule la *carte* de la sémiotique, telle qu'elle se définit à un stade donné de l'aventure historique (avec les scories et les déchets de la sémiotique précédente qu'elle traîne derrière elle) nous dit qui nous sommes et ce que (ou comment) nous pensons.⁴⁵

Le sujet se confond ainsi avec la sémiotique elle-même : surtout, comme l'affirme Violi, le sujet n'est « ni instance de l'individuel ni instance du transcendantal, mais bien réseau de relations multiples qui a la forme ouverte et rhizomique de l'encyclopédie, et qui s'identifie avec les scories et les déchets de l'histoire qui l'a produit »⁴⁶.

3.1. Le sujet en tant qu'« occupant sans position fixe »

Si Greimas fonde sa théorie de l'énonciation sur la schizie entre énonciation et énoncé, par contre Eco ne conçoit pas une origine qui précéderait les parcours du rhizome de l'encyclopédie, si ce n'est l'histoire des cultures. Le sujet est ainsi le résultat des explorations et des parcours au sein de l'encyclopédie, où les textes assument le rôle de lieux de croisements en devenant des points de stabilité où se figent les pratiques sociales et culturelles.

43 Violi, op. cit., 2005, p. 2, nous traduisons.

44 Umberto Eco, *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi (trad. fr. *Sémiotique et Philosophie du langage*, Paris, PUF, 2001 (1984)).

45 Eco, op. cit., 1984, p. 61, nous soulignons.

46 Violi, op. cit., 2005, p. 4, nous traduisons. Dans cet article, Patrizia Violi montre aussi les similitudes entre la théorie des modes de production du signe (Eco, 1975) et les théories post-greimassiennes de la praxis énonciative telles que celle de Fontanille (1998). A ce propos, voir aussi Valle (2005, 2007).

De ce même point de vue, comme l'affirme Claudio Paolucci⁴⁷, la théorie latourienne exposée dans « Petite philosophie de l'énonciation » correspond davantage à la description du sens donnée par Peirce et par Eco : sur cet élan, le projet de la sémiotique de Claudio Paolucci consiste à dépersonnaliser la subjectivité énonciative et à la délocaliser. Paolucci repart ainsi de la théorie de Benveniste et affirme que, tout en se disant structuraliste, le linguiste français construit sa théorie de l'énonciation sur l'ancrage extralinguistique : la théorie de l'énonciation ne serait pas, contrairement à Latour, une théorie des absents, des délégués en chaîne, mais plutôt une théorie de la *présentification de l'absence*. Chez Benveniste, les absents, les troisièmes personnes, le sont toujours par rapport à des présences, à des sujets en situation de communication, à des configurations *je-tu* qui « prennent l'initiative » sur la langue et par rapport auxquelles la troisième personne n'est qu'un produit secondaire. Cette catégorisation de la personne à partir de la situation de communication « je-tu », trahirait un reste de transcendance chez Greimas également. La suprématie du *je* chez Benveniste et chez Greimas ne permettrait ni de respecter les règles du structuralisme, ni l'immanentisme.

Greimas a en effet défendu que la source de tous les simulacres discursifs résidait dans le *je-ici-maintenant*, ce qui fait que l'ancrage du discours est finalement toujours une situation originaire, et externe à l'énoncé. Cela implique aussi une hiérarchie entre le *je-tu* et la troisième personne, cette dernière étant toujours un produit dérivé de l'ancrage à la situation originaire *je-tu* — qui appartient évidemment à un niveau « de réalité » hiérarchiquement supérieur. Paolucci propose ainsi de s'éloigner de la tradition benvenistienne et d'inverser la référence. Il faudrait non pas mettre au premier plan le *je-tu* de la situation d'énonciation mais une instance impersonnelle. En partant de la logique des relatifs de Peirce et Tesnière, Paolucci⁴⁸ affirme que le sujet ne doit pas être conçu comme une « instance vide » (le sujet transcendantal husserlien dont parle Violi) mais comme un « occupant sans position fixe ». Cela voudrait dire que l'événement impersonnel est premier et les subjectivités qui l'incarneraient sont secondes et occupent les positions actantielles ouvertes par l'événement. Paolucci appelle cette inversion de perspective « une tension vers la périphérie » : on n'organise plus le langage en fonction du centre déictique d'énonciation (*je-ici-maintenant*) mais on déplace toute consistance du sujet dans les adverbes, dispersés à la périphérie de l'encyclopédie.

La théorie de Paolucci s'inspire de la théorie de l'énonciation impersonnelle formulée par Christian Metz en 1991 dans *L'énonciation impersonnelle ou le site du film*⁴⁹. Ici, Metz refuse de s'appuyer sur les déictiques et sur les embrayeurs du langage et affirme que l'énonciation se confond avec une propriété de l'énoncé, et précisément avec la « propriété de l'énoncé de parler d'énonciation ». Chez Metz, l'énonciation impersonnelle coïncide avec l'énoncé et, plus précisément, avec un énoncé qui parle de l'acte qui l'a produit. En même temps, la théorie de l'énonciation impersonnelle de Metz n'est pas sans incidence sur la manière dont les motifs, les formes stéréotypées, les configurations énonciatives culturalisées ont été utilisées par les énoncés filmiques. L'énonciation ne concerne plus les catégories de la personne *je-tu*, ni les déictiques d'espace et de temps : l'énonciation coïnciderait, en revanche, avec une praxis qui participe à la construction des genres, des

47 Paolucci, op. cit., 2010(a).

48 Idem.

49 Christian Metz, *L'énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.

styles, des grammaires socioculturelles en contribuant elle-même à déformer le stock encyclopédique des signifiés.

Afin de concevoir une sémiotique des pratiques, Paolucci utilise la théorie de Metz et affirme que les « effets de sujets » circulent comme des virtualités actantielles (humaines et non-humaines) organisant le sens à partir d'un mouvement premier qui est identifié comme un *événement impersonnel* : l'action⁵⁰.

Dans la théorie de la praxis énonciative de Fontanille, le point de vue est également impersonnel (il s'agit de stocks de contenus qui se réalisent, actualisent, virtualisent et potentialisent réciproquement). La praxis énonciative se débraie en ce que Paolucci appelle un événement, qui distribuera ensuite les positions actantielles pertinentes à l'étude de la signification.

Ce changement de perspective implique que la source du débrayage n'est plus un sujet énonciateur mais l'événement en soi. L'événement, entendu comme une instance impersonnelle, traverse les différents types de textualités et d'institutions : la proposition de Paolucci concerne en somme une distribution *de positions actantielles* à partir des parcours/événements au sein du rhizome encyclopédique.

Dans la théorie de Fontanille, non seulement au niveau général de la praxis énonciative, qui reformule la relation saussurienne langue-parole en une relation entre formes et opérations, mais aussi aux niveaux des pratiques et des formes de vie, les énonciations sont enchaînées et superposées les unes aux autres et la singularité de tout acte énonciatif ne devient pertinente que dans un second temps.

3.2. Les développements récents de la théorie fontanillienne des pratiques

Avant de conclure notre propos, nous voudrions en venir rapidement à un travail récent de Fontanille qui a pour titre « L'énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition »⁵¹. Ce texte nous semble ajouter un point de vue important à la théorie de Latour et à la sémiotique post-peircienne italienne contemporaine qui met en avant l'énonciation impersonnelle.

Fontanille conçoit les modes d'existence de Latour comme un cadre de référence pour une typologie des « modes de signifier ». Ses propositions sur la manière d'étudier les pratiques sont en partie inspirées des chaînes caractérisant chaque mode d'existence et notamment du problème de l'origine des chaînes, voire de l'énonciation/auto-énonciation des modes. En épousant le même défi que Latour, à savoir la non-distinction entre sujet et objet et entre nature et connaissance de la nature, Fontanille revient sur le fait que Latour considère « qu'il y a "instauration" des modes d'existence, par *intensification de leur présence*, jusqu'à leur manifestation observable »⁵².

Fontanille essaie de caractériser cette intensification de la présence et de comprendre la manière dont la signification de la pratique *émane d'elle-même* à partir des formes d'agencement des cours

50 Il y a un lieu d'ajustement que Fontanille appelle « la praxis énonciative » et qui est dynamisée par la pratique et la stratégie, ce que Lotman appelle « la culture » avec ses mouvements d'assimilation et de rejet de l'altérité, tandis qu'Umberto Eco l'appelle « l'encyclopédie » à la suite des travaux de Peirce sur *l'habitus* et la croyance (voir Paolucci 2010b).

51 Jacques Fontanille, « L'énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition », Compléments aux actes de colloque *Communication multimodale et collaboration instrumentée. Regards croisés sur Énonciations, Représentations, Modalités*, ULg, 2014.

52 Fontanille, *op. cit.*, 2014, p. 3, nous soulignons.

d'action et des organisations *stratégiques* — les stratégies pouvant être entendues comme des concurrences/superpositions/croisements entre pratiques différentes.

Fontanille, en suivant Latour, affirme dès le début de son texte que nous n'avons pas besoin d'une distinction entre perspectives objectale et subjectale comme conditions préalables de l'analyse :

Les pratiques sont des cours d'action ouverts aux deux bouts de la chaîne, dont la classe thématique est identifiable à une détermination extérieure, mais dont l'« objet » (et par conséquent le « sujet » qui le vise) *reste indéterminé et labile tout au long du cours d'action, tout au moins aussi longtemps que la signification de ce dernier n'est pas définitivement fixée, de l'intérieur de la pratique même, par les acteurs eux-mêmes. C'est pourquoi la signification des pratiques ne peut être élaborée à distance, parce que le point de vue distant et débrayé ne saisit rien qui relève en propre du « sens pratique »*.⁵³

Fontanille conçoit donc une analyse en immersion (*embrayée*), où le caractère subjectal ne pourra apparaître qu'*a posteriori* : si tout était fixé dès le début, un sujet, un objet, alors nous serions encore pris dans une perspective narrative.

Mais comment expliquer cette *intensification de présence* qui nous amène d'un mouvement général de durée, de persistance, voire d'existence qui maintient le cours d'action contre tous les aléas et les obstacles, *vers la signification* ? Fontanille affirme que la signification d'une pratique émerge de l'intérieur de la pratique elle-même, par un parcours d'instauration, l'instauration étant la forme la plus générale et primaire de l'énonciation : » la signification émerge de la dynamique d'un cours d'action, et de l'activité d'une *instance qui est elle-même en cours d'instauration* »⁵⁴.

De ce mouvement d'instauration découle la recherche d'actants auxquels on pourrait imputer le franchissement des obstacles et la continuation du cours d'action. Mais, au moment même de l'instauration, l'instance d'imputation reste diffuse, plurielle, et confond par définition, notamment les acteurs eux-mêmes et l'analyste. Cette instauration, dit Fontanille, est bien une énonciation impersonnelle, diffuse – sans identités posées *a priori* –, et en mouvement.

Pour expliquer l'émergence de formes et de positions actanciennes à partir de cette énonciation impersonnelle, Fontanille revient à la praxis énonciative, elle aussi impersonnelle, qui agit par des opérations de tri qui hiérarchisent plusieurs formes censées s'actualiser en en virtualisant d'autres. Mais ce principe d'instauration ne se suffit pas à lui-même et Fontanille propose de se servir de la notion d'expérience qui, pas plus que l'existence, ne suppose de sujet et d'objet *a priori* – et plus précisément de son fonctionnement de pure « auto-affection ». L'expérience, en somme, serait l'expérience de l'immersion dans l'existence et le plan d'immanence à partir duquel peut s'instaurer le sens des pratiques.

Fontanille articule cette expérience en deux moments : la réflexion et l'exploration. Le premier affect (réflexif) est une demande de sens, à laquelle répond une exploration de cet affect.

Dans la réflexion on peut apercevoir deux pôles : le premier est affectant, le second est affecté, ce qui permet de concevoir un premier stade de la stabilisation de formes, voire des *procédures*

53 *Op. cit.*, p. 2, nous soulignons.

54 *Op. cit.*, p. 4.

d'iconisation qui assurent la reconnaissance des phases et moments du cours pratique : « La réflexion forme et déforme des schémas et des modèles, et l'on peut considérer à cet égard que l'énonciation comporte une dimension de modélisation interne » de l'action⁵⁵.

Si l'on a ces deux pôles, affectant et affecté, comme premier moment de la prise de formes de l'expérience, cette dernière possède encore un caractère impersonnel, diffus et multiple.

La seconde articulation, que Fontanille appelle l'exploration, est le déploiement de la réflexivité et elle s'étend de l'activité épilinguistique, interne à l'usage lui-même, à celle finale, métalinguistique, de l'analyste qui explore la pratique. Dans la phase de l'exploration, l'écart entre les rôles affectant et affecté augmente, les rôles actanciels sont distribués sur des acteurs distincts. L'exploration permet ainsi de dépasser les limites d'une instauration impersonnelle du sens et convoque à la fin du parcours allant de l'expérience pratique au sens pratique, les observateurs des pratiques et les analystes qui sont censés animer et développer l'activité épisémotique des acteurs eux-mêmes. Fontanille précise à ce propos qu'il ne faudra pas ici supposer un niveau de pertinence différent du précédent et une instance d'observation débrayée, mais une complexification de la scène pratique et stratégique elle-même, ainsi qu'un enrichissement systématique de ses procédures d'exploration et de sa dimension épisémotique. L'analyse en immersion des pratiques fait donc partie de leur énonciation-instauration. Si elle se situait en surplomb et dans une position métasémiotique, elle manquerait ce qu'il y a de pratique dans le sens pratique. Cette position surplombante et métasémiotique est toujours accessible, mais comme résultat final de l'analyse, et non comme principe ou posture méthodologiques.

4. Conclusions

On voit assez clairement que les relations entre sémiotique et philosophie latourienne à partir de la théorie de l'énonciation sont multiples et pertinentes et que leur examen laisse entrevoir des croisements de pensée majeurs.

Dans notre parcours, nous avons rapidement quitté l'acception restreinte d'énonciation (énonciation énoncée) et nous avons remarqué que plusieurs théories de l'énonciation élargie, entendue comme lieu d'explication de la production du sens à différents niveaux de pertinence, convergent vers une vision impersonnelle du sens, dont le sujet est une articulation tardive. Les approches de Paolucci et de Fontanille se rejoignent sur la question de l'événement, ce dernier étant un « premier ». Il se caractérise comme mouvement diffus, multiple – ce qui correspond d'ailleurs à l'indicialité dans le système de Bordron et à la « force qui s'exerce » chez Latour –, et lors d'un parcours d'intensification de la présence, et iconisation de forces en des formes, nous obtenons ce que Paolucci appelle la « distribution des positions actancielles ». Du côté de Paolucci, il y a comme fond une encyclopédie et des parcours exploratoires en son sein ; chez Fontanille, une praxis énonciative régie par les modes d'existence au sens sémiotique du terme (réalisation, potentialisation, virtualisation, actualisation).

Pour Fontanille, l'énonciation impersonnelle sert autant à explorer les mouvements de la praxis énonciative qu'à analyser les premières configurations d'une situation et d'une pratique singulières⁵⁶ où les moments de l'auto-affectation (réflexivité) et de l'exploration permettent de concevoir le point de

⁵⁵ *Op. cit.*, p. 10.

⁵⁶ Fontanille, *op. cit.*, 2014.

vue de la pratique successivement de l'intérieur (mouvement diffus, épisémotique) et de l'extérieur (distinctions de positions subjectales et objectales, métasémotique).

En se situant toujours dans le même domaine de l'énonciation élargie, chez Latour, l'énonciation ne sert jamais à comprendre une situation singulière, mais elle permet d'expliquer le passage d'un mode d'existence, d'une organisation de sens à l'autre ; elle assure aussi une stabilité au sein de chaque mode d'existence, notamment en raison parce que le débrayage ouvre la chaîne de transformations, et que le mouvement d'embrayage permet d'en reconstruire et d'en stabiliser la forme qui la caractérise.

Références bibliographiques

- Bordron, Jean-François, L'iconicité et ses images. Ecrits sémiotiques, Paris, PUF, 2011.
— Image et vérité. Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance, Liège, PULg, 2013.
- Eco, Umberto, Trattato di semiotica generale, Milan, Bompiani (trad. fr. part. La production des signes, Paris, Livre de Poche, 1992 (1975)).
— Semiotica e filosofia del linguaggio, Torino, Einaudi (trad. fr. Sémiotique et Philosophie du langage, Paris, PUF, 2001 (1984)).
- Fabbri, Paolo, La svolta semiotica, Bari-Roma, Laterza (trad. fr. Le tournant sémiotique, Paris, Hermès Lavoisier, 2008 (1998)).
— et Bruno Latour, « Pouvoir et Devoir dans un article de science exacte », Actes de la Recherche en Sciences Sociales n° 13, 1977, p. 81-99.
- Fontanille, Jacques, Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur, Paris, Hachette, 1989.
— Sémiotique du discours, Limoges, Pulim, 2003 (1998).
— Pratiques sémiotiques, Paris, PUF, 2006.
— Soma et séma, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004.
— Corps et sens, Paris, PUF, 2011.
— » L'énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition », Compléments aux actes de colloque Communication multimodale et collaboration instrumentée. Regards croisés sur Énonciations, Représentations, Modalités, ULg, 2014, [en ligne] URL : <http://www.lucid.ulg.ac.be/conferences/common14/downloads/Expose%20Jacques%20Fontanille.pdf>
— et Claude Zilberberg, Tension et Signification, Liège, Mardaga, 1998.
- Latour, Bruno, « A Relativistic Account of Einstein's Relativity », Social Studies of Science, vol. 18, 1988, pp. 3-44. [en ligne] URL : <http://www.bruno-latour.fr/fr/node/283>
- Latour, Bruno, « Piccola filosofia dell'enunciazione », in P. Basso et L. Corrain eds Eloquio del senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri, Milan, Costa & Nolan, 1998, p. 71-94 (vers. fr. [en ligne] URL : <http://www.bruno-latour.fr/fr/node/187>)
— Pandora's Hope : An Essay on the Reality of Science Studies, Cambridge, Mass., Harvard University Press (trad. fr. L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique, Paris, La Découverte, 2001 (1999)).
- Latour, Bruno, Enquête sur les modes d'existence. Une Anthropologie des Modernes, Paris, La Découverte, 2012.
— et Emilie Hermant, Paris Ville Invisible, Paris, Synthelabo, 1998.
- Metz, Christian, L'énonciation impersonnelle ou le site du film, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, L'énonciation. De la subjectivité dans le langage, Paris, Armand Colin 4ème édition, 2009 (1980).
- Mainueneau, Dominique, Discours et analyse du discours. Introduction, Paris, Armand Colin, 2014.
- Paolucci, Claudio, Strutturalismo e interpretazione, Milan, Bompiani, 2010(a).
— » Quelques réflexions sur les énoncés : textes, pratiques et cultures », Actes sémiotiques [En ligne], n° 113, 2010(b). [En ligne] URL : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1811> (consulté le 26/04/2015).

Valle, Andrea, « Cortocircuiti : modi di produzione segnica e teoria dell'enunciazione », in Cl. Oaolucci éd. Saggi di semiotica interpretativa, Milan, Bompiani, 2007, p. 349- 424.

Violi, Patrizia, « Il soggetto é negli avverbi. Lo spazio della soggettività nella teoria semiotica di Umberto Eco », E/C. Rivista on-line dell'AISS Associazione Italiana di Studi Semiotici, 2005. [En ligne] URL : http://www.ec-aiss.it/index_d.php?recordID=370

Pour citer cet article : Maria Giulia Dondero. «Énonciation et modes d'existence», Actes Sémiotiques
[En ligne]. 2017. Disponible sur : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5871>> Document créé le
31/01/2017

ISSN : 2270-4957